**Académie de Besançon**

**Descriptif des activités pour l’oral de l’EAF, session 2020**

**Établissement et ville :**

**Nom et prénom de l’élève : Classe : Nombre d’heures hebdomadaires de français :**

|  |
| --- |
| **Informations à l’attention de l’examinateur**relatives au parcours du candidat (absences, maladie, changement d’établissement, horaire incomplet, périodes de stage, élève allophone …) : |

|  |
| --- |
| **OBJET D’ETUDE 1****La littérature d’idées du XVIe au XVIIIe siècle** |
| **ŒUVRE ET PARCOURS** | **LECTURE CURSIVE** |
| **Œuvre intégrale : Montesquieu, Les Lettres Persanes (1721)****1. Lettre 24** **2. Lettre 30** **3. Lettre 161****Parcours associé : Le regard éloigné**Textes étudiés :**1. Cyrano de Bergerac, *Les Etats et Empires de la Lune*, 1657** **2. Voltaire, *Candide*, « L’Eldorado » ,1759** **3. Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1773**  | MONTAIGNE, *Les Essais*, « Des cannibales », 1580 |

**Montesquieu, Les Lettres Persanes (1721) – Parcours « le regard éloigné » (document pédagogique > récapitulatif complet des activités)**

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| **OBJET D’ETUDE 1**La littérature d’idées du XVIe au XVIIIe siècle | **ŒUVRE ET PARCOURS** | **PROLONGEMENTS ARTISTIQUES ET CULTURELS ET/OU TEXTES COMPLEMENTAIRES** | **LECTURE CURSIVE** |
| **(Problématique** : Comment le procédé du regard décentré permet-il à Montesquieu de mettre en place la satire des mœurs et des institutions françaises ?**)****Études transversales :** -La question du genre - La variété des procédés de la satire- La mise en perspective de deux mondes : jeux de miroirs-Le roman du sérail | **Œuvre intégrale : MONTESQUIEU, *Les Lettres Persanes*, 1721**Textes étudiés : -L’apologue des Troglodytes : lettres 11 à 14**-Lettre 24 (texte 1)****-Lettre 30 (texte 2)**- Lettre 52 -Lettre 99- Les lettres du sérail : lettres 147 à 161**-Lettre 161 (texte 3)****Parcours associé : le regard éloigné**Textes étudiés :**- Cyrano de Bergerac, *Les Etats et Empires de la Lune*, 1657 (texte 4)****- Voltaire, *Candide*, « L’Eldorado » ,1759 (texte 5)****- Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1773 (texte 6)** | **Prolongements artistiques :*** Sortie théâtre :

 Les Scènes du Jura, Théâtre de Lons le Saunier, « Candide », mise en scène d’Arnaud MEUNIER* Histoire des arts : peinture

DELACROIX, *Les femmes d’Alger dans leur appartement*, Musée du Louvre, 1834.* Histoire des arts : opéra

RAMEAU, *Les Indes galantes*, (1735), Opéra de Paris, mise en scène Clément COGITORE, 2019.<https://www.youtube.com/watch?v=9h9HP-VOJv4> (« Les Sauvages »)* Histoire littéraire : le Siècle des Lumières.

<http://expositions.bnf.fr/lumieres/>**Textes complémentaires :** -VOLTAIRE, *L’Ingénu*, 1767, chapitre 3 « L’Ingénu avait une mémoire excellente […] se faire baptiser quand on voudrait ».-LEVI-STRAUSS, Race et Histoire, 1952.« L’attitude la plus ancienne […] le barbare, c’est d’abord l’homme qui croit à la barbarie.» | MONTAIGNE, *Les Essais*, « Des cannibales », 1580 |

**Citations à propos du parcours associé « *Le regard éloigné »***

* «Se pencher sur les expériences culturelles les plus différentes et les plus éloignées de la nôtre»

Claude LEVI –STRAUSS, Didier ERIBON, *De près et de loin, entretiens,* 1988

* « Regarder sa propre culture de loin, comme si l’ethnologue appartenait lui-même à une culture différente»

Claude LEVI –STRAUSS, *L’Anthropologie face aux problèmes du monde moderne,* 2011

* « *À force de pratiquer cette gymnastique qui est d’introduire une grande distance entre lui-même et le sujet, l’ethnologue en arrive à regarder ce qui est près de lui comme si c’était très loin* ». Il ne voit plus alors sa propre société « *en tant que membre, mais comme d’autres observateurs placés loin d’elle dans le temps ou dans l’espace, la regarderaient* ».

Entretien de Claude LEVI –STRAUSS avec Pierre Boncenne, *Lire*, 1983

* « *Chacun appelle barbarie ce qui n’est pas de son usage* »

Montaigne, *Essais, Des Cannibales, I, 31,* 1580

* « Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l’homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d’abord observer les différences pour découvrir les propriétés. »

Rousseau*, Essai sur l’origine des langues,* 1781

* « *Comment être persan ?* Comment peut-on être ce que l’on est ? Étonnement d’être quelqu’un, ridicule de toute figure… Tout ce qui est social devient carnavalesque, tout ce qui est humain devient trop humain. Tout le système de convention se fait comique, curiosités, mascarade. Comment obtenir ce puissant émerveillement ?

Par le moyen le plus simple, qui est littéraire : prendre dans un monde, et plonger tout à coup dans un autre, pour percevoir l’étrangeté du familier, la particularité des mœurs.

On créa donc, pour instrument de la satire, un Turc, un Persan, un Polynésien, un habitant de Saturne : entrer chez les gens pour leur faire la surprise d’être surpris de ce qu’ils font ! »

Paul VALERY, Variété II, *Préface aux Lettres persanes, 1930*

**TEXTE 1 – MONTESQUIEU, *Les Lettres persanes* (1721)**

 **Lettre 24 (extrait)**

**RICA À IBBEN.**

 **À Smyrne.**

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires[[1]](#footnote-2) avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

 Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues[[2]](#footnote-3). Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air[[3]](#footnote-4), qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a pas de gens au monde qui tirent mieux partie de leur machine que les Français; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train[[4]](#footnote-5), et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France[[5]](#footnote-6) est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux[[6]](#footnote-7), et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant[[7]](#footnote-8), tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

**TEXTE 2 – MONTESQUIEU, *Les Lettres persanes* (1721)**

 **Lettre 30**

**RICA AU MEME.**

 **À Smyrne.**

    Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries[[8]](#footnote-9), je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes[[9]](#footnote-10) dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

 Tant d'honneurs ne laissent pas[[10]](#footnote-11) d'être à la charge[[11]](#footnote-12) : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion[[12]](#footnote-13) d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : " Ah ! Ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? "

À *Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712*

**TEXTE 3 – MONTESQUIEU, *Lettres Persanes* (1721) - Lettre 161**

 **Roxane à Usbek, à Paris**

Oui, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques ; je me suis jouée de ta jalousie ; et j'ai su de ton affreux sérail faire un lieu de délices et de plaisirs.

 Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines: car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus ? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule, pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs ? Non : j'ai pu vivre dans la servitude ; mais j'ai toujours été libre: j'ai réformé tes lois sur celles de la nature; et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâces encore du sacrifice que je t'ai fait ; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la terre ; enfin de ce que j'ai profané la vertu en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour: si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'était soumis. Nous étions tous deux heureux; tu me croyais trompée, et je te trompais.

Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affaiblir jusqu'à ma haine ; je me meurs.

*Du sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab 1, 1720.*

**TEXTE 4 - Cyrano de BERGERAC, *Les Etats et Empires de la Lune*.**

**Les Sélénites. (1657)**

*Le récit imaginaire de Cyrano de Bergerac met en scène un narrateur-personnage qui décide de se rendre sur la lune pour prouver qu’elle est habitée, hypothèse soutenue à l’époque par le savant Giordano Bruno. Notre héros raconte donc son arrivée parmi les habitants de la lune, les Sélénites.*

Je restai bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un pays que je ne connaissais point. J'avais beau promener mes yeux, et les jeter par la campagne, aucune créature ne s'offrait pour les consoler. Enfin je résolus de marcher, jusqu'à ce que la Fortune[[13]](#footnote-14) me fît rencontrer la compagnie de quelques bêtes ou de la mort.

 Elle m'exauça car, au bout d'un demi-quart de lieue[[14]](#footnote-15), je rencontrai deux forts grands animaux dont l'un s'arrêta devant moi, l'autre s'enfuit légèrement au gîte (au moins je le pensai ainsi à cause qu'à quelques temps de là je le vis revenir accompagné de plus de sept ou huit cents de même espèce qui m'environnèrent). Quand je les pus discerner de près, je connus qu'ils avaient la taille et la figure comme nous. Cette aventure me fit souvenir de ce que jadis j'avais ouï conter à ma nourrice, des sirènes, des faunes et des satyres[[15]](#footnote-16). De temps en temps ils élevaient des huées si furieuses, causées sans doute par l'admiration de me voir, que je croyais quasi être devenu un monstre.

Enfin une de ces bêtes-hommes m'ayant pris par le col[[16]](#footnote-17), de même que font les loups quand ils enlèvent des brebis, me jeta sur son dos, et me mena dans leur ville. Je fus bien étonné, lorsque que je reconnus en effet que c'étaient des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Quand ce peuple me vit passer, me voyant si petit (car la plupart d'entre eux ont douze coudées[[17]](#footnote-18) de longueur), et mon corps soutenu de deux pieds seulement, ils ne purent croire que je fusse un homme, car ils tenaient, eux autres, que la nature ayant donné aux hommes comme aux bêtes deux jambes et deux bras, ils s'en devaient servir comme eux. Et, en effet, rêvant depuis sur ce sujet, j'ai songé que cette situation de corps n'était point trop extravagante, quand je me suis souvenu que nos enfants, lorsqu'ils ne sont encore instruits que de la nature, marchent à quatre pieds, et ne s’élèvent sur deux que par le soin de leurs nourrices qui les dressent dans de petits chariots et leur attachent des lanières pour les empêcher de tomber sur les quatre, comme la seule assiette où la figure de notre masse incline de se reposer.

**TEXTE 5- Voltaire, Candide, chapitre 18, « L’Eldorado » (1759)**

Candide et Cacambo montent en carrosse ; les six moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, et de cent de large ; il est impossible d’exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Cacambo à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d’un tissu de duvet de colibri ; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l’appartement de Sa Majesté au milieu de deux files, chacune de mille musiciens, selon l’usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s’y prendre pour saluer Sa Majesté : si on se jetait à genoux ou ventre à terre ; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière ; si on léchait la poussière de la salle ; en un mot, quelle était la cérémonie. « L’usage, dit le grand officier, est d’embrasser le roi et de le baiser des deux côtés. » Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu’aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d’eau pure, les fontaines d’eau rose, celles de liqueurs de cannes de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d’une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement ; on lui dit qu’il n’y en avait point, et qu’on ne plaidait jamais. Il s’informa s’il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d’instruments de mathématiques et de physique.

**TEXTE 6 – DIDEROT - *Supplément au voyage de Bougainville* (1773)**

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents[[18]](#footnote-19), nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien[[19]](#footnote-20)*. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorgés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? 0rou, toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi-même, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? Parce que tu y as mis le pied ! Si un Otaïtien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce* *pays est aux habitants d’Otaïti*, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort, et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles[[20]](#footnote-21) dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais plutôt la mort que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que l’Otaïtien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, l’Otaïtien est ton frère ; vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? Avons-nous pillé ton vaisseau ? T'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? T'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quai nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles commodités de la vie, mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, titre des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras. Laisse-nous reposer ; ne nous entête là de tes besoins factices[[21]](#footnote-22), ni de tes vertus chimériques[[22]](#footnote-23). Regarde ces hommes ; vois comme ils sont droits, sains et robustes ; regarde ces femmes ; vois comme elles sont droites, saines, fraîches et belles. Prends cet arc, c’est le mien ; appelle à ton aide un, deux, trois, quatre de tes camarades, et tâchez de le tendre. Je le tends moi seul ; je laboure la terre ; je grimpe la montagne ; je perce la forêt ; je parcours une lieue de la plaine en moins d’une heure ; tes jeunes compagnons ont eu peine à me suivre, et j’ai quatre-vingt-dix ans passés. Malheur à cette île ! malheur aux Otaïtiens présents, et à tous les Otaïtiens à venir, du jour où tu nous as visités ! Nous ne connaissions qu’une maladie, celle à laquelle l’homme, l’animal et la plante ont été condamnés, la vieillesse, et tu nous en as apporté une autre ; tu as infecté notre sang. »

**Exercices d’écriture**

***Exercice d’appropriation :***

Imaginez comme le fait Montesquieu dans les Lettres persanes, qu'un étranger venu d'une contrée lointaine de votre choix, voyage en France et qu'il fasse part à un de ses amis resté chez lui de ses impressions sur l'une de nos coutumes ou l'un de nos faits de société actuels. Écrire cette lettre en recourant au registre polémique et en employant un ton satirique.

***Dissertation :***

Vous commenterez et au besoin discuterez cette citation de Jean Starobinski : « L’étonnement de Rica et d’Usbek oblige les Français à s’étonner à leur tour. Ces usages, ces coutumes, ces croyances, paraissent insensées aux visiteurs orientaux : mais quels ont pour nous leur sens et leur raison ? Leur fondement est-il solide ? La relativité du sens et du non-sens éclate à nos yeux ».

1. Affaires : peines, embarras [↑](#footnote-ref-2)
2. Astrologues : astronomes (qui habitent de hautes maisons pour observer les astres) [↑](#footnote-ref-3)
3. En l’air : à la verticale [↑](#footnote-ref-4)
4. Fait à ce train : fait à ce rythme [↑](#footnote-ref-5)
5. Allusion à Louis XIV [↑](#footnote-ref-6)
6. Allusion à la dévaluation de la monnaie sous Louis XIV. [↑](#footnote-ref-7)
7. Allusion au pouvoir de guérison divine qu’auraient eu les rois de France. [↑](#footnote-ref-8)
8. Tuileries : parc parisien [↑](#footnote-ref-9)
9. Lorgnettes : petites jumelles grossissantes, utilisées notamment au théâtre ou à l’opéra [↑](#footnote-ref-10)
10. Ne laissent pas : ne manquent pas [↑](#footnote-ref-11)
11. A charge : embarrassants, gênants [↑](#footnote-ref-12)
12. Mis en occasion : donné l’occasion [↑](#footnote-ref-13)
13. La Fortune : le destin [↑](#footnote-ref-14)
14. Lieue : ancienne unité de distance équivalant à environ 4km [↑](#footnote-ref-15)
15. Satyres : créatures mythologiques [↑](#footnote-ref-16)
16. Col : cou [↑](#footnote-ref-17)
17. Douze coudées : environ 6 mètres [↑](#footnote-ref-18)
18. Innocents : incapables de connaître le mal [↑](#footnote-ref-19)
19. Référence à la notion de propriété privée [↑](#footnote-ref-20)
20. Bagatelles : objets insignifiants [↑](#footnote-ref-21)
21. Factices : artificiels [↑](#footnote-ref-22)
22. Chimériques : illusoires [↑](#footnote-ref-23)